

... les chiens aboient,
la caravane passe...

Deuxième série. Septembre-mi-Octobre 1913

(An 13.454 de la première
éclipse reconnue)

les
Réfractaires



(ex-*l'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de commentaires)

SOMMAIRE du 7^e fascicule

73. Du haut de ma tour d'ivoire . . . E. ARMAND.
Idees noires. Pseudo éducateurs.
77. Au delà de l'amour féminin . . . ALEXANDER BERKMAN.
81. Valeur et responsabilité . . . LIBERO TANGREDI.
87. Les Crucifiés VICTOR HUGO,
88. L'occasion qui passe E. ARMAND.
89. Nietzsche : une interprétation. BENJAMIN DE CASSERES.
94. Le rendez-vous RABINDRANATH TAGORE.
96. Croquis EUG. BIZEAU.
97. Ce que nous sommes, nous
le restons E. ARMAND.
101. Correspondance E. L.

Couverture : Les livres : *Les Encagés* (ANNE VÉRONIQUE). — Bibliographie. — Les périodiques. — Pour faire réfléchir (H. LE CHATELLIER). — Entre nous. — Correspondants. — D'un projet de milieu anarchiste individualiste. — Annonces, avis et communications.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement : pour dix fascicules, 1 f. 80 (U.P.U. 2 f. 25)
Un fascicule, 0 fr. 20 (Extérieur, 0 fr. 25)

Les livres. *Les Encagés*, pièce en 3 actes par *Simone Brive* et *Pierre Desclaux* (Edition de « LaRoute »). — Une échappée sur la vie réelle, si simple, si vraie surtout, que vous croyez assister en témoin à des destinées qui se préparent.

Marcel Larcieux, fils d'un riche industriel, cultive ses dispositions artistiques auprès d'un peintre, Rochon, dont l'influence morale s'exerça profondément sur lui. Elevé selon les principes de la bourgeoisie, il fut « emprisonné dans la cage de ses routines ancestrales ». Marcel se trouvait heureux mais la porte de la prison s'est ouverte, « l'encagé a pris peur d'abord, s'est effrayé de l'inconnu qui se démasquait à lui et il a eu la terreur de se jeter dans l'Infini ! » Mais « peu de temps lui a suffi pour aimer sa liberté et... ceux qui l'en ont gratifié. » Très attaché au peintre dont il connaît le passé, il aime Lise, sa fille, créature douce et éclairée, initiée par son père à la vie, « à la vie de misères ». Lise aussi vibre en présence de ce jeune homme sérieux, artiste et désireux de se libérer. Mais des scrupules la retiennent : consciente de son originalité, elle craint d'avoir séduit Marcel momentanément ; aussi n'hésite-t-elle pas à lui montrer à quoi il s'expose, sous tous les rapports. Mais l'amour sincère et complet de deux êtres faits l'un pour l'autre triomphe de tout. Dououreusement, Marcel exprime à Lise combien elle se méprend. Non seulement Marcel renonce pour toujours à ses convictions d'autrefois « parce qu'il aime Lise » mais encore il aime Lise et la veut sienne « malgré les oppositions qui pourront surgir. » Il la veut pour « la câliner, la choyer et faire d'elle la plus heureuse des chéries. » D'une délicatesse rare, Marcel traduit délicieusement sa passion si tendre : il voudrait connaître « la musique des paroles berceuses »... et sa voix devient implorante. Lise ne parle plus. Emue, elle hésite, regarde Marcel, puis s'abandonne dans ses bras. — Et tous deux vivent ce premier ravissement de l'étreinte inconnue et du premier baiser, dans la contemplation de l'être aimé. — Alors commence la lutte de Marcel contre ses parents. Ce sont eux « Les Encagés » ; lui a pris son essor : il aime Lise pour elle-même et ne s'embarrasse pas des considérations de fortune et d'honneur. Or, le riche industriel ne l'entend pas ainsi ; il refuse de consentir à cette union, non révéé par lui, pour son fils. Marcel passe outre après avoir subi les combinaisons mesquines d'un père dominateur, l'ayant élevé non pour lui-même, mais pour sa satisfaction personnelle. Fils maudit par son père, ce fils vaut mieux que son père ; il connaît les élans désintéressés d'un cœur qui se donne sans compter, tandis qu'un Larcieux père compte en

amour comme en affaires et veut mutiler une sensibilité exquise au nom de la fausse morale bourgeoise.

Certains auraient, paraît-il, préféré " l'union libre " de Lise et de Marcel au mariage légal. Nous ne voyons là qu'une question d'ordre très extérieur. Qu'importe, au fond ? Des unions libres sont parfois très tyranniques parce que contractées entre des êtres au tempérament d'esclaves. Par contre, un homme et une femme « mariés » peuvent vivre en grande liberté vis-à-vis l'un de l'autre s'ils jouissent de l'indépendance économique et morale.

ANNE VÉRONIQUE.

Bibliographie. *Dieu devant la Science et devant la Raison.* Etude critique sur les Religions, les systèmes philosophiques et les prétendues preuves de l'existence de Dieu, par V. Coissac. 3 francs chez l'auteur, 33, rue de l'Hospitalité à Tours.

Vers l'Artistocratie, par de Lacaze-Duthiers. Edition de l'Action d'Art. En vente à nos bureaux, 0 fr. 50.

Edgy : *La Voix du Sang*, roman, 3 fr. 50 chez Figuière et C^{ie}. — *En tempo de elecciones*, par Malatesta, et *Las causas de la tuberculosis*, conférence du dr Quéraltro, édition des " Tiempos Nuevos " de Montevideo.

Révoltes et Sanglots, poèmes par Stephen Mac Say, 2 fr. 50. Jusqu'au mois de janvier ceux qui achèteront " Révoltes et Sanglots " recevront gratuitement " La laïque contre l'enfant ", du même auteur. — Compte rendu dans le prochain fascicule.

Les périodiques. Le *Vrije Socialist* annonce qu'un camarade de Nieuwe Niedorp, Jan Vrolik, a refusé de servir dans la milice nationale hollandaise. Coût : dix jours de prison. Le journal de Domela Nieuwenhuis se demande ce qui se produira lors du tirage au sort si, celui-ci lui étant contraire, Vrolik refuse de porter les armes. Il évoque à ce sujet le cas du dernier refuseur, Jan Kaay, condamné à un an et trois mois d'emprisonnement.

La *Cronaca So Vversiva* reproduit en italien « Le Laboureur » ; la *Protesta*, de Buenos-Ayres, en espagnol, « L'Egoïsme », « Credo de soldat », « Parce que je te considère mien », la *Revista Ideei*, en roumain « Camarades de plage », articles publiés dans *Les Réfractaires* depuis leur parution.

Pour faire réfléchir. — En fait, la méthode scientifique consiste uniquement dans la recherche systématique, poursuivie en toutes circonstances, à la cuisine aussi bien qu'au laboratoire, des relations nécessaires rattachant les différents phénomènes entre eux. Et ces relations existent entre les phénomènes moraux et sociaux, comme entre les phénomènes matériels. Mais l'esprit scientifique n'est pas naturel à l'homme, trop enclin à se laisser guider par les caprices de son imagination ou de ses désirs ; cette formation doit être demandée à l'éducation.

Le plus grand progrès à espérer du siècle naissant sera précisément la création de cette éducation scientifique à laquelle devront être soumises, depuis le plus jeune âge, les générations futures. Il ne s'agit pas pour cela de leur apprendre plus de chimie ou de mathématique, car, répétons-le, l'objet des études ne fait pas la science. Apprendre par cœur des descriptions de piles électriques ou des vers de Virgile est également utile pour développer la mémoire, mais non moins inutile pour former l'esprit scientifique.

Il faut seulement s'astreindre à orienter systématiquement l'esprit des jeunes gens, au cours de toutes leurs études littéraires, historiques ou prétendues scientifiques, vers la recherche incessante des dépendances réciproques des faits entre eux, vers la notion que le monde entier, moral et physique, est une immense machine dont tous les mouvements obéissent à un certain nombre de règles inéluctables, de lois très intéressantes et très utiles à connaître.

Ce progrès suffira pour transformer encore une fois le monde et multiplier à l'infini sa richesse sans rendre pour cela les hommes plus heureux ni plus justes.

H. LE CHATELLIER.

“ LES RÉFRACTAIRES ”

Deuxième série. — 7^{me} fasc. — Septembre-mi Octobre 1913

Du haut de ma tour d'ivoire :

Idées noires.

J'AVAIS SANS DOUTE l'humeur chagrine en parcourant les “ plaines du nord ”, mais c'est à grand'peine que je parviens à me défaire de l'impression de tristesse qui m'a accompagné tout le long de ma route. . . Cette tristesse avait une triple cause : a) le spectacle lamentablement uniforme qu'offrent à la vue les corons de mineurs ; b) les cabarets qui grouillent sur les chemins et dans les villes de cette populeuse région ; c) ces masses de jeunes gens quittant — visiblement à contre cœur — les êtres et les habitudes qu'ils aiment pour s'en aller à la caserne. Je me rendais compte du peu d'importance de nos propagandes en vue de l'émancipation de l'être individuel lorsqu'on les compare aux obstacles à surmonter. Qu'espérer de cette masse qui descend dans la mine à heure fixe, remonte idem, y retourne, s'accommode, passive, de logis sans caractère, procrée sans réfléchir, s'attarde dans les débits de boissons, y laisse souvent sa raison ou encore consacre ses loisirs à mainte puérité ? Qu'attendre d'elle d'un peu à part, d'horrible ou d'admirable ? Les vagues des grandes passions humaines, les envolées des aspirations rebelles passent à côté ou au dessus de ces vivants qui végètent. Qui s'intéressera, parmi eux,

à l'idée d'exister d'une vie personnelle ? Qui donc fera surgir du milieu de ces deshérités — sous tous les rapports — des réfractaires à la monotonie des détails de la vie quotidienne, des révoltés contre les déchéances du commun, — des réfléchis, des studieux, des insatisfaits de leur morne destinée. Je ne suis pas pessimiste, je l'ai déjà dit, mais je comprends mieux que jamais combien s'illusionne celui qui cherche sa récompense ailleurs qu'en la joie procurée par l'effort.

A moins — piètres éducateurs ou écrivassiers — que nous n'ayons pas encore découvert le moyen convenable pour susciter ou éveiller en ceux que nous croisons sur notre voie la volupté de posséder une individualité tranchée ?

Je ne puis donner à cette question de réponse absolument satisfaisante ; néanmoins, je ne le pense pas. A dire vrai, le nombre de ceux qui remontent — *réellement* — le courant de la médiocrité et de l'indifférence est minime. Je me suis souvent demandé : « Sur les cinquante et quelques millions d'humains parlant ou comprenant le français, combien réagissent sérieusement, franchement, individuellement, contre la sottise, l'ignorance, les superstitions, la mollesse du milieu ? » Qui donnera l'exacte solution ? Et j'accepterais, je suis large, qu'on englobe dans le „bloc” des inadaptés syndicalistes, révolutionnaires et fédérés communistes, libres penseurs, libres croyants, dissidents et schismatiques de tous genres, — pourvu qu'ils *sachent* pourquoi ils sont ceci ou cela ?

J'affirme d'avance qu'en additionnant toutes

les disponibilités, on aboutirait à un pourcentage infime. Ce n'est pas un motif à découragement, c'est une constatation qui ne saurait rien prouver contre notre œuvre de sélection. Mais c'est parce que vous, moi ou le premier venu, nous avons pu faire cette constatation, que je demeure étonné (cela m'arrive encore) en lisant certaines réflexions que provoque mon activité, dans le goût de celles-ci, que j'extrais d'une lettre d'un correspondant de Roanne :

« . . je ne vous cacherai pas que je hais beaucoup de choses en vous ; notamment votre individualisme exacerbé, qui est fait de beaucoup, de trop de confiance en soi. Vos titres, vos épigraphes sont là qui en témoignent.

“ Ere Nouvelle ” signifie qu'avec vous date une époque vraiment neuve, “ hors du troupeau ” suppose que tous les autres sont des suiveurs, des moutons et que vous n'êtes pas de ce troupeau. . “ les Réfractaires ”, cela vous désigne comme soustrait à l'empire de l'humaine faiblesse qui fait que nous sommes tous façonnés par le milieu. Triple mensonge, analyse imparfaite de votre moi et des conditions de sa réalité. . . »

Mais non, le mensonge eut été de choisir des titres en désaccord avec mes constatations et avec mes aspirations. Si, par contrainte, je dépends du milieu, sur nombre de points, sur la plupart des points, je ne me sens pas d'accord avec ceux des constituants de la société que je rencontre. L'exprimer est tout simplement exprimer la vérité, façonné (?) ou non que je sois par le milieu.

Pseudo-éducateurs.

J'ACHÈVE DE PARCOURIR une "Lettre aux Institutrices", insérée dans un récent numéro de *l'École Nouvelle*, journal pédagogique. Dans cette lettre, un certain Jacques Bonhomme — ô combien — conseille aux éducatrices professionnelles de lire toutes sortes de livres, bons comme mauvais. « Les livres, images (*sic*) de la vie, conclut l'épistolier, vous l'apprendront (?) Et alors, avisées, éclairées, prudentes, vous intéressant à tout (?) ce qui s'écrit, l'intelligence en mouvement (?) et par là même le cœur fermé (?) à l'ennui, . . . quand le Bohémien passera, vous le regarderez passer, sans émoi ni trouble, et surtout, sans envie de le suivre. »

Ce morceau assez plat de littérature académique mérite seulement d'être cité parce qu'il révèle un étrange état d'esprit. Que dites-vous de ces éducatrices sans sexe, sans tempérament, closes à la passion, cherchant sur des feuillets noircis l'image de la vie ; bref, s'allumant à froid ? Sincèrement, je plains les petites intelligences qui leur sont livrées et qu'elles préparent sans doute à la vie en déchiffrant des grimoires.

Il m'a toujours semblé que, seule, l'expérience vécue de la vie faisait l'éducateur. M. Jacques Bonhomme affirme que ce sont les livres. J'en suis navré. Il est vrai que je n'ai de l'école ni la conception neutre, ni la conception communiste, ni la conception étatiste. Je voudrais un milieu où les établissements d'enseignement, les méthodes pédagogiques se concurrenceraient et se contre balanceraient à l'infini, attirant qui veut savoir et connaître par la fraîcheur, la spontanéité et surtout l'individualité de la façon dont chacun d'eux s'y prendrait pour

communiquer à autrui ce qu'il sait. Je rêve d'éducateurs qui éveillent non la crainte, mais le désir de la vie, — de la vie qu'ils connaîtraient, pour avoir largement bu à sa coupe. Car ce n'est pas aux ignorants qu'il échet d'enseigner.

E. Armand

Il n'est au monde qu'une chose qui soit plus détestable que le désir de commander, c'est la volonté d'obéir.

William Kingdon Clifford

Au delà de l'amour féminin. . .

Nous avons déjà parlé des PRISONS MEMOIRS OF AN ANARCHIST, d'ALEXANDER BERKMAN. Nous promettions même d'en traduire quelques passages. Nous pensons intéressant de reproduire l'extrait suivant, qui concerne un penchant que la vie en prison favorise et développe plus que toute autre : l'homo-sexualité. Il s'agit de l'expérience d'un médecin, condamné à seize ans de détention pour soi-disant complicité dans une attaque de banque, au cours de laquelle fut tué un caissier. Ce qui suit est dit au cours d'une conversation entre ce médecin et Berkman lui-même, dèsigné au cours du dialogue par l'abréviation "Alex".

... "A MESURE QUE LES MOIS PASSAIENT, mes émotions se manifestaient. On aurait dit un réveil psychique. Le désir d'aimer quelque chose s'était emparé de moi. Il arriva un jour que j'attrapai une petite souris dans ma cellule et je parvins à l'appivoiser un peu. Elle mangeait dans ma main, s'approchait aux heures des repas et, peu à peu, s'habitua à demeurer avec moi toute la soirée. J'appris à l'aimer. Sincèrement, Alex, je pleurai quand elle mourut. Pendant longtemps, je sentis comme s'il

y avait un vide dans mon cœur. Je désirais aimer quelque chose. Le besoin d'affection m'obsédait et cependant le désir de la femme cessait graduellement de me hanter. Lorsque je voyais ma femme, c'était comme si un ami cher me rendait visite; mais je ne me sentais pas attiré sexuellement vers elle.

Un jour, traversant le hall, je remarquai un jeune adolescent: il était au pénitencier depuis peu; ses joues roses, sa physionomie douce et ses lèvres fraîches me rappelèrent une jeune fille que je fréquentai avant mon mariage. Par la suite, je me surpris fréquemment à penser à ce jeune homme. Il ne m'inspirait aucun désir, sauf celui de faire sa connaissance et d'être avec lui en termes amicaux. Je fis donc sa connaissance; lorsqu'il sut que j'étais médecin, il vint souvent me consulter pour un mal d'estomac dont il souffrait. Le docteur de la prison persistait à ordonner au pauvre garçon sels et drogues. . . . Eh bien, Alex, c'est à peine si je pouvais le croire, mais j'avais pris ce garçon en telle affection que je me sentais malheureux lorsqu'un jour s'écoulait sans que je l'aie vu.

Je risquai tout pour le joindre.

J'étais alors "auxiliaire" et il occupait une fonction subalterne sur une galerie supérieure. Nous avions souvent occasion de nous rencontrer. Je l'intéressai à la lecture; je lui donnai des conseils sur ce qu'il fallait lire, car il ne savait comment employer son temps de reste. Il avait un beau caractère, ce garçon, il était doué d'intelligence et d'un esprit très vif.

Dès l'abord, je n'éprouvai pour lui qu'une préférence, mais ce sentiment grandit tant et si bien qu'il me devenait impossible de penser à un être féminin. Mais ne vous méprenez pas, Alex, je ne cherchais pas ce qu'on appelle, en ces milieux, une "femme"; je vous jure que les autres jeunes gens ne m'attiraient en aucune façon, mais cet adolescent — il s'appelait Floyd — m'était devenu si cher que je lui faisais cadeau de tout ce que je pouvais me procurer. J'avais

un bon gardien, et il m'apportait des fruits et d'autres douceurs ; je serais mort de faim plutôt que de ne pas les porter à Floyd. Vous vous souvenez de mes six jours de cellule ? Eh bien, c'était à cause de ce garçon : il avait enfreint je ne sais quel règlement et j'avais pris la faute à mon compte. Et la dernière fois — ils m'ont tenu neuf jours aux fers — j'avais frappé un homme qui s'en était pris à Floyd ; de petite taille, il était incapable de se défendre.

Je ne m'en rendais pas compte alors, mais je comprends maintenant que j'étais tout simplement amoureux de ce petit ; féroce, sauvagement amoureux. Cela se fit tout à fait graduellement. Pendant deux ans, je l'aimai sans qu'intervint la moindre arrière pensée sexuelle ; ce fut alors l'affection la plus pure de ma vie. Elle m'absorbait tout entier et je lui aurais sacrifié mon existence, si elle l'avait exigée. Mais, par degrés, toutes les expressions d'amour d'usage entre sexes opposés se manifestèrent. Je me souviens de son premier baiser : c'était un matin, de bonne heure, les autres auxiliaires étaient dehors et j'avais couru jusqu'à sa cellule pour lui passer quelque friandise. Il passa les deux mains par les barreaux, m'attira et pressa ses lèvres contre les miennes. Je vous assure, Alex, que je n'avais éprouvé de ma vie sensation aussi délicieuse. Cinq ans ont passé, mais chaque fois que j'y songe, mon être entier tressaille.

Cette caresse vint spontanément, je ne l'attendais pas : nos yeux se rencontrèrent, il semblait qu'un aimant nous attirait. Il me dit qu'il m'avait en grande affection. Dès lors, nous devînmes amoureux. J'arrivai à négliger mon travail et à risquer gros pour saisir l'occasion de le tenir dans mes bras et de l'embrasser. Je fus extrêmement jaloux, bien que sans cause. Je passai par toutes les phases d'un amour passionné. Avec cette différence cependant — je sentais revenir l'ancien dégoût à la pensée d'un contact

sexuel réel. Je n'allai point jusque là, ce m'aurait semblé profaner et Floyd et mon affection. Ensuite, ce sentiment s'évanouit et je souhaitais entretenir avec lui des relations sexuelles. Il me dit m'aimeras-tu pour faire cela pour moi, bien qu'il ne l'eût jamais pratiqué auparavant. C'était en effet son premier séjour en prison. Malgré tout, je ne pus m'y résoudre : j'aimais trop ce petit. Peut-être cela vous fera-t-il sourire, Alex, mais c'était de l'amour, de l'amour véritable.

Lorsque Floyd fut transféré inopinément dans l'autre corps de bâtiment, j'éprouvai que je me considérerais comme l'homme le plus heureux du monde si je pouvais encore presser sa main ou l'embrasser. Cela vous fait sourire ? — remarqua-t-il en s'interrompant brusquement, avec une pointe d'anxiété dans la voix.

— Non, Georges, je ne me moque point. Je vous remercie de votre confiance. J'avoue avoir éprouvé jadis la même horreur et le même dégoût pour ces choses que vous dites avoir ressenties vous-même, mais j'ai aujourd'hui une opinion toute différente.

— Je suis heureux de vous entendre dire cela. Souvent, je me suis senti troublé, je me questionnais : Est-ce du vice ou quoi d'autre ? Mais je ne pouvais me confier à personne car tout le monde ici prend les choses dans un sens vil et bas. Je savais cependant, en mon for intérieur, qu'il s'agissait d'une émotion sincère et pure.

— Eh bien, Georges, à mon avis, c'est une émotion très pure. Aussi pure que l'amour qu'on ressent pour une femme. J'avais un ami ici, du nom de Russell ; peut être vous en souvenez-vous. Je ne ressentais aucune passion physique pour lui, mais je crois que je l'aimais autant qu'aimer m'est possible. Sa mort me fut un choc terrible. Elle faillit me rendre fou.”

Silencieusement, Georges me tendit la main.

Alexander Berkman

Valeur et Responsabilité.

I

L'OBSERVATION LA PLUS GRAVE SOULEVÉE par le problème de la valeur et celui de la distribution des produits dans la société communiste concerne les rapports entre l'individu et ses semblables et la responsabilité qui en découle. Le communisme dans la production exige une autorité formidable, laquelle ou réunit les unités productrices dans une même fabrique ou discipline les diverses fabriques sous le joug d'une direction centrale. Le communisme de consommation peut être complètement libéré de tout lien politique [Etat] ou économique [Valeur], car personne ne se refuse à consommer et chacun reste juge de la qualité et de la quantité des objets consommés, mais en poussant ainsi l'individualisme à l'extrême, le communisme de consommation détruit tout sens de responsabilité économique. Si le communisme de production supprime la possibilité de saisir l'occasion ambiante, le communisme de consommation, de son côté, brise le ressort de tout progrès. La reclusion des unités humaines au dedans d'une uniformité autoritaire ou leur isolement au nom d'une commune providence — la CIVITAS romaine ou l'atomisme chrétien — tendent aux mêmes résultats regressifs.

Le besoin de produire et d'augmenter la production a toujours constitué l'un des facteurs les plus puissants de progrès économique et général de l'humanité, — voire d'élévation morale. Ce progrès se manifeste de trois façons ou, si l'on préfère, consiste en trois moments consécutifs :

- I par l'excitation de l'initiative individuelle ;
- II par la création et l'intensification des rapports entre les unités humaines ;
- III par l'accroissement de l'état de bien-être général qui doit résulter des initiatives nouvelles ;

il est clair que le premier moment faisant défaut, les deux autres ne peuvent naître, par manque de cause originale.

Les communistes font remarquer que les hommes auront une facilité plus grande de s'élever intellectuellement lorsqu'aura cessé la lutte économique, mais on peut répondre que l'un n'exclut pas l'autre. Comme à la base de toute action humaine git toujours un coefficient subjectif d'énergie morale, il est facile de comprendre qu'une société apte à vivre intensément dans une branche particulière d'activité, est également capable — ou se prépare à l'être — de s'élever dans une autre branche. Que parfois un élan trop grand donné à l'activité économique (comme en Amérique) ou guerrière (comme à Rome) ait pu stériliser temporairement d'autres sources d'activité, ou les capter pour un usage exclusif, c'est possible ; mais la réaction ne tarde pas à se produire et ce sont justement les énergies accumulées qui la rendent possible. La période la plus féconde pour l'art et pour la philosophie, en Grèce, et pour le commerce, va du commencement des guerres médiques à la fin de la guerre du Péloponèse. Les communes du Moyen Age, si exaltées par Kropotkine, fournissent un magnifique exemple de production, tant économique qu'intellectuelle. La splendeur des républiques maritimes naquit et s'accrut grâce à la lutte — intérieure et extérieure — pour la richesse dont elles furent le théâtre. La révolution française fut une période de production intense ; tandis qu'éclataient les séditions ou se multipliaient les guerres surgissaient les géants de la politique révolutionnaire.

Par contre, la dissolution chrétienne de Rome opérant sur l'effondrement de la décadence économique, provoqua chez les anciens le mépris des valeurs économiques et, pendant un certain temps, celui des valeurs morales. En général, les civilisations ont déchu rapidement chaque fois que l'accumulation des

richesses et la facilité de la vie s'unissant à l'absence de lutte intérieure ou extérieure, ont englouti dans l'oisiveté légendaire des Capoue les énergies individuelles et collectives.

L'esprit déprimant d'irresponsabilité qui constitue l'utopie de la consommation gratuite — car c'est à cela qu'aboutit la consommation non mesurée et non astreinte à aucune limite — dérive à vrai dire du rêve d'un futur pays de Cocagne grâce auquel le problème économique serait résolu définitivement et pour toujours (comme si c'était possible) de manière que l'effort humain, au lieu de s'anob'ir et, à certaines heures, de se tendre, se réduise au minimum. La loi du moindre effort, voilà quelle est la philosophie intime de cette "sublime idée", germée sur le terrain froidement rationnel d'une bourgeoisie décadente. Il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir à la formule "à chacun selon ses besoins" et de se souvenir que si les besoins individuels sont infinis et inévaluables, la contribution que l'unité humaine peut apporter au bien être général est par contre évaluable et finie. Face à face avec moi-même, je vauz par toutes mes qualités et mes défauts, mes caprices, mes projets qui ne se réaliseront peut être jamais ; atteint de mégalomanie, je puis songer à devenir empereur du monde ou m'imaginer être Dante ressuscité. Devant mes semblables, je vauz uniquement par mes actes, par l'influence que je sais exercer sur les rapports qui me lient à eux. Pour mon propre compte, je mesure le monde en me prenant moi-même comme unité de mesure, mais je suis mesuré à mon tour par des millions et des millions d'autres individus dont la vie est nécessaire à mon existence.

Puisque les individus ne possèdent pas, tous, une égale capacité de produire et de consommer, l'égalité entre ces diverses valeurs actives et passives n'est pas un fait naturel et spontané : elle constitue

au contraire un point d'arrivée dans la production et un point de départ dans la consommation. Dans la vie pratique, cette égalité n'est qu'une équation de valeurs entre libres producteurs ou de marchandises entre capitalistes, qui se pose au moment de l'échange.

Où il faut admettre que cette équation doit subsister entre la production et la consommation individuelle et, dans ce cas, chacun se rendra compte de sa propre responsabilité, non seulement en tant qu'individu quelconque, mais bien au titre de partie consciente et indivisible et unique dans ses caractéristiques d'un tout qui échappe à son contrôle immédiat. Inutile d'ajouter qu'alors force est d'admettre la valeur et la concurrence, qui provoque la comparaison entre deux ou plusieurs individus, et l'unité qui la mesure. — Ou bien il faut tout abolir, admettre que chacun a droit à ce qu'il veut, sans qu'il lui soit possible de ressentir immédiatement la repercussion de ses actes économiques; et alors il finira par rejeter sur les autres la responsabilité de ses caprices et de ses insuffisances, il prétendra satisfaire ses besoins quand bien même — à son insu — sa production serait inférieure à sa consommation. Ceci admis, il faudra qu'une partie de la société se résigne à soutenir l'autre ou que tous redeviennent des gueux, renonçant à une partie du nécessaire, abaissant la teneur de la vie, ce qui restreindrait encore la production. Sinon, si la formule théorique de la libre et infinie satisfaction des besoins individuels devait se traduire en pratique, il conviendrait d'imaginer comme possible un royaume de pachas sans sujets pour le faire subsister.

II

UNE PHRASE DE KROPOTKINE PERMET DE mieux approfondir le problème. Il affirme "qu'il n'est pas possible d'imaginer une société dans la-

quelle le contact continu entre ses membres n'engendre un intérêt en chacun d'eux pour autrui et ne rende impossible à aucun d'eux d'agir sans réfléchir aux conséquences de ses actions pour la société." Affirmation désespérément élastique et vague et qui se ressent du positivisme outré si cher au philosophe russe. Le contact entre individus engendre parfois la sympathie et parfois aussi l'antipathie; et réfléchir sur les conséquences de ses actes ne revêt de valeur que si cette réflexion implique sacrifice de soi à autrui ou tentative de sacrifier autrui à soi. On jurerait qu'en écrivant cette phrase, Kropotkine pensait aux sociétés de fourmis. A dire vrai, à l'instar de tous les communistes et de tous les démocrates, il n'aperçoit pas l'intime contradiction qui gît à la base de la vie sociale.

Limitons-nous à la question économique. L'homme — tout en étant sociable — possède au plus haut degré l'instinct de l'indépendance et de la liberté individuelle, instinct qui le pousserait hors de la société si faire se pouvait. Cependant, il a besoin de ses semblables pour vivre et ce besoin augmente avec la multiplicité des fonctions sociales. Un homme encyclopédique pourrait se payer le luxe de vivre en misanthrope, mais il n'y a pas d'homme encyclopédique. Dans la mesure donc où croît la spécialisation individuelle, la sociabilité s'intensifie, mais celle-ci est une conséquence de celle-là. L'altruisme est la manifestation extérieure de l'égoïsme intérieur et émane du besoin d'harmoniser celui-ci avec l'égoïsme d'autrui : la production sociale est la résultante des impulsions et des intérêts individuels.

Il est absurde de transposer les termes : d'attribuer des fins individuelles à la société économique ou de prétendre que les individus, pris un par un, produisent pour des fins sociales extérieures aux impulsions subjectives qui les font mouvoir. La maxime "Un pour tous et tous pour un" est une réalité ob-

jective qui se vérifie avec la rigueur d'une nécessité dans n'importe quelle société économique, mais c'est un résultat et non un mobile. Prétendre que chacun produit par amour exclusif pour autrui, c'est faire fond sur un héroïsme continu et méthodique qui n'existe pas, c'est faire abstraction d'une énergie réelle pour y substituer une énergie imaginaire, que nul ne saurait créer. Qu'on ne dise pas non plus, par amour pour la polémique, que l'altruisme est simplement de l'égoïsme raffiné, car celui-là est un pur calcul qui ne peut équivaloir l'égoïsme, inné dans le tréfonds des facultés psychologiques et volitives de l'être ; en outre, l'individu n'éprouve d'intérêt à l'égard de l'espèce qu'à son titre d'infinitésime partie de l'espèce elle-même : il a par contre entièrement conscience de son intérêt personnel. Il est donc périlleux de supposer que le premier puisse se substituer au second.

Si, d'un côté, la production totale résulte d'une infinité de travaux qui s'associent, se désassocient ou se concurrencent, selon les nécessités pratiques de la vie ; si, d'un autre côté, elle doit servir, grâce à la consommation et tout en étant individuelle, à assurer l'existence des producteurs, — il est nécessaire et naturel qu'elle réagisse sur les individus et les influence à leur titre de consommateurs, après qu'ils l'ont créée en tant que producteurs. Entre les deux moments extrêmes de l'économie — la consommation et la production — si étroitement connexes, il doit exister un lien qui les conditionne et détermine qualitativement et quantitativement la jonction logique entre eux ; or, cette jonction, c'est la distribution des produits. Je ne connais la production d'autrui et les autres ne connaissent ma production que grâce à ce moyen de communication. En un mot : LA SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE, AUTREMENT DIT L'ENSEMBLE DES RAPPORTS QUI LIENT LES HOMMES ENTRE EUX, C'EST L'ÉCHANGE. Mais comme l'échange relie deux

moments économiques dont le premier — la production totale — est l'œuvre de la société tout entière, il ne peut être abandonné au caprice individuel : il ne peut constituer qu'un instrument de mesure établissant un rapport entre le coût social des produits disponibles et l'utilité individuelle qu'ils satisfont, de façon à renseigner chacun, à tout moment, de la situation de l'individu à l'égard de tous, à peser sur chacun pour que la production s'accroisse par rapport aux besoins grandissants ou, pour le moins, qu'ils limitent leurs besoins aux disponibilités de la production. Bref, ce lien, ce rapport ne peut être que la valeur.

Libero Tancredi

[*A suivre.*]

Les Crucifiés.

LA FOULE TIENT POUR VRAI CE QU'INVENTE LA HAINE
Sur tout grand homme un ver, le mensonge, se traîne.
Tout front ceint de rayons est d'épine mordu ;
A la lèvre d'un dieu le fiel atroce est dû ;
Tout astre a pour manteau les ténèbres infâmes.
Ecoutez. Phidias était marchand de femmes,
Socrate avait un vice auquel son nom resta,
Horace ami des boucs faisait frémir Vesta,
Caton jetait un nègre esclave à la lamproie,
Michel Ange, amoureux de l'or, homme de proie,
Vivait sous le bâton des papes, lui romain,
Et leur tendait le dos en leur tendant la main ;
Dans l'œil de Dante errant la cupidité brille ;
Molière était un peu le mari de sa fille ;
Voltaire était avare et Diderot vénal ;
Devant le genre humain, orageux tribunal,
Pas un homme qu'on n'ait puni de son génie ;
Pas un qu'on n'ait cloué sur une calomnie ;
Pas un des temps anciens comme de maintenant,
Qui sur le Golgotha de la gloire, saignant,
Une auréole au front ne pende à la croix vile ;
Et les uns ont Caïphe et les autres Zoïle.

Victor Hugo

L'occasion qui passe. . .

LES NANTIS, LES DÉBITANTS OFFICIELS DE MORALE, LES GARDIENS de l'ordre public et les conservateurs des convenances sociales affirment ou enseignent qu'il faut faire fi de l'occasion qui passe, qu'il faut sans cesse réfléchir avant de profiter, qu'il faut craindre de sacrifier la proie à l'ombre et calculer, avant de le tenter, l'avantage qu'on retirera de son geste. Et ils découvrent en leur cerveau rétréci encore assez de mémoire pour réciter la litanie des impératifs catégoriques qu'a accumulé à ce sujet l'expérience cent fois millénaire des agioteurs et des trafiquants de toute espèce.

Contre cette avalanche de lieux communs l'être instinctif — point tout à fait mort en nous — se cabre et regimbe. Il répugne à laisser fuir l'occasion qui passe, l'occasion si belle parce qu'inattendue, si prometteuse, parce que venue d'on ne sait où, elle ira on ne sait où ; l'occasion mystérieuse, apparaissant justement pour saturer la morne succession de nos jours des senteurs du troublant et de l'inconnu. C'est à contre cœur que l'Instinct se résigne à laisser s'échapper l'Occasion, qui ne se soucie pas plus de la bonne que de la mauvaise impression qu'elle peut laisser, qui court si vite que la maréchaussée ne l'atteint jamais et qui emploie les feuillets du Code en guise de papillotes. Et c'est l'Instinct, le primitif instinct, qui a raison contre la raison secondaire, l'arrière-réflexion passée au papier de verre d'une prudence chenue.

L'Instinct comprend que l'Occasion ne se représentera point deux fois sous le même aspect, qu'elle n'attend pas et qu'elle ne fixe jamais de rendez-vous ; l'Instinct éprouve que le futur étant hors prévision & hors portée, c'est d'inviter, de saisir, de provoquer plutôt l'occasion qu'il convient et non de la laisser passer. Et ce, afin de tirer de l'immédiat tout ce qu'il peut donner en fait de liesse, de jouissance, de satisfaction.

Et, tout considéré, c'est l'Instinct, ancestral & toujours vert, primordial & primesautier, qui a raison en cela contre la Raison vieillie, qui s'obstine à ne voir en la Vie que le résultat d'une opération mathématique ou le résidu d'une calcination de creuset.

E. ARMAND

Nietzsche : une interprétation.

Le droit à la vie implique le vol. Qui ne peut prendre ne peut vivre. S'emparer des choses à sa portée, les assimiler selon ses besoins, rentre dans le cadre des notions primaires. Il n'est pas de loi qui mette un frein à une manifestation donnée de la loi d'appropriation, sinon une manifestation spéciale et opposée de cette même loi. Dans la société organisée, nous pillons et nous mettons à sac dans certaines conditions ; ce que nous appelons la justice sociale est simplement le mécanisme que nous employons pour régler le vol.

La bataille éternellement engagée entre la Demeure de l'Avoir et la Demeure de Dénûment, c'est à dire entre la capacité et l'incapacité, c'est le choc de forces gigantesques qui font partie intégrante de la nature des choses, autant que nous pouvons nous en rendre compte. Il est vrai que les combattants drapent leur nudité dans toutes sortes d'étoffes chatoyantes et qu'ils font flotter de magnifiques bannières, tissées chez eux et ornées de devises touchantes et morales ; mais ces subterfuges romantiques ravissent surtout les pantouflards, les Utopistes arthritiques, dont l'incurable instinct d'idéalisation décore la paresse invétérée du qualificatif d'auto-développement.

« La propriété c'est le vol. » Voilà la raison pour laquelle nous tenons la propriété pour sacrée. Ce que je possède, je l'ai arraché à quelqu'un de plus faible, — parce que j'étais plus fort physiquement, par l'habileté, par la ruse, ou encore en me plaçant sous le couvert d'un mensonge légal. L'effort néces-

sité — l'appropriation finale d'un objet après une lutte à mort où toutes les forces vitales ont été mises à contribution — voilà ce qui donne de la valeur à la propriété et l'auréole à nos yeux.

“La propriété c'est le vol.” Ceci est absolument vrai, mais dire que le vol est un mal est faux. Qui sondera les subtilités du vol dans la société organisée? Qui osera remonter aux origines de ses biens, si infimes soient-ils? Tout ce que vous possédez est souillé de sang et de boue, et c'est sur les squelettes des vaincus que vous exécutez vos marches triomphales. Chacun prend ce qu'il doit; chacun se saisit de ce qu'il ose; et chacun dénomme cela “droit de légitime défense” en ignorant les conséquences de la phrase qu'il prononce. Le droit de se défendre comporte le droit de tuer et de voler jusqu'à ce que le moi équilibre parfaitement ses aspirations juvéniles de bien être.

En dernière analyse, la loi et la coutume existent pour sauvegarder et favoriser l'individu, l'unité raciale, l'estimateur ultime de toutes les valeurs. Le “bien commun” n'existe pas, c'est du néant. On ne peut concevoir “la perpétuité de la race” que si le bien être de l'individu est assuré. Or, nous voici en face de ce paradoxe: le gouvernement, au nom du “bien commun” détruisant les unités qui le composent. La société est une abstraction qui s'est organisée. Elle “sauvegarde” les “droits” de l'individu en lui enlevant ses droits, elle en fait un être “vertueux” en l'emboitant dans une camisole de force. Comme de nombreux romanciers, l'Etat manque totalement d'humour.

Qui m'a créé en vue de servir “à des fins sociales”? Quand ai-je accepté de peiner et de suer pour

“le bien commun?” pour que vous me fassiez mal en me nourrissant de phrases délétères alors que je languis pour une vie vivante, un voyage vers les étoiles, une descente en enfer, par exemple.

L'idéal du “bon citoyen” est une philosophie de domestiques. Chacun des composants du troupeau passe et repasse devant lui-même; tous passent et repassent devant leur état descendu du ciel comme un fat devant son miroir, s'admirant, se contemplant, se titillant, en extase devant cette exaltation de leur propre image. Leur devise est progrès et leur inquiétude “comment devenir plus insignifiants?” Ils ne connaissent rien de la croissance, — de la croissance qui consiste à se dépasser soi-même, soi l'individu, soi l'isolé. Quittez le troupeau, situez-vous hors la loi; vous serez alors original et immoral. Car toute originalité est immorale.

Les faibles se retranchent derrière des codes et des systèmes. C'est là, contre les forts, leur organe défensif, lentement évolué, — sorte de vengeance, appliqué naturellement au nom de la justice. Comment survivre? demande le faible. Organise l'Etat et pille le fort, murmure sa conscience. Tous les soulèvements populaires sont des tentatives ayant pour but d'imposer aux forts le joug que les faibles veulent rejeter, le joug de l'esclavage. La devise est “justice”, toujours; l'intention secrète est d'obtenir une revanche: le résultat est une incapacité triomphante. La justice de l'homme fort est toujours de la justice: les trois quarts du manteau pour lui et le reste pour le mendiant qui frappe à la porte.

La justice du faible est uniquement de l'égalité,

— phrase qui ne répond à rien, qu'aux lettres dont elle est composée.

Communautés, villes, pays — que peuvent vouloir dire ces diverses formes d'attroupements, ces amalgames d'esclaves de la coutume — en regard des extraordinaires états de conscience qui se manifestent chez certains individus à part ? Jusqu'à ce qu'apparaissent le voyant et le prophète et l'annonciateur de messages nouveaux, la vie n'a aucune signification. Vivre, c'est languir tout un long et sombre jour, c'est ramper dans un coin malpropre de l'univers haletant sous la lente menace de la mort, c'est parlementer avec les maux invisibles et aveugles tapis à nos côtés. Et cela jusqu'à ce que paraisse le Trouble-Fête, celui qui donne au Sort une portée plus vaste, puis va vers son Calvaire. Du lieu commun s'élève l'interprète des lieux communs; hors du gouvernement organisé apparaît le rebelle inorganisé.

L'être mis hors la loi peut choquer, esthétiquement parlant; il ne peut pas choquer moralement; ses gestes peuvent ne pas être très beaux, mais il ne peut avoir tort. Il peut gâcher le travail, se montrer gauche, se sculpter sans souci des mathématiques; mais s'il est sincère il ne peut avoir tort; s'accomplir soi-même est l'unique loi morale. Ce que je dois faire ne peut être l'objet de reproches. Le mal suit la même route que le bien, mais va plus loin: il ne se courbe pas, il ne se restreint pas, il ne calcule pas; éblouissant toujours les imaginations humaines, il est adoré comme Puissance suprême, de multiples façons, même sous le déguisement de l'humilité.

Il n'y a pas d'hommes mauvais; il n'y a que des

hommes qui nous affectent désagréablement ; des hommes qui rejettent notre manière de comprendre le bonheur, qui ne veulent rien avoir de commun avec la situation agréable dont nous jouissons. Notre "douceur" et notre "clarté" sont amertume et ténèbres pour un tempérament qui se plaît dans le danger, la guerre, les déprédations. Caïn accomplit hardiment, à la pleine lumière du jour, ce qu'Abel eût probablement perpétré au fond d'un fourré. Car Abel fut le premier sycophante céleste. Caïn se reposait sur la dignité de son âme. Abel fut le précurseur de ceux qui perpétrèrent toutes les diableries concevables dont leur âme de troupeau fut l'héritière sous le couvert de la "gloire de Dieu" — prétexte qui règne aujourd'hui parmi nous sous le nouveau masque du "bien être de la race". Le criminel — ou soi disant tel — attaque la société au nom de ses instincts ; la société assaille le criminel — ou soi disant tel — au nom d'une abstraction. Jadis l'oïnt du Seigneur, l'Etat est devenu l'oïnt de l'homme ; et ceux qui fréquentaient les parvis célestes fréquentent maintenant les couloirs du Summum Bonum.

Le fort poursuit le mal. Le faible est poursuivi par le mal. La doctrine du mal pour l'amour de la force, de la rébellion pour l'amour du soi, n'est point l'apanage de l'animal domestique, ni même du chacal. La gymnastique ne convient pas aux estropiés, ni la clarté du soleil aux félins. Il faut des trottoirs à la populace. Le nombre est restreint de ceux qui osent parcourir le pavé douteux de la Voie lactée, ou qui sont nés pour marcher à la rencontre de l'Etoile Polaire.

Assouvissez-vous sur la vie. Faites usage de vos

pouvoirs. Ne vous demandez jamais s'ils sont mœurs ou immoraux, car vous poser la question, c'est vous suicider. Et, par dessus tout, gardez-vous de cette rusée Dalilah : la fille Moralité, de son lupanar : l'Etat, de ses fards, de ses parfums et de son grand couteau à châtrer.

Benjamin de Casseres

Le rendez-vous.

I

UPAGAPTA, DISCIPLE DE BOUDDHA, GISAIT ENDORMI SUR LA poussière, proche la muraille de la cité de Mathura.

Dans la ville, les lampes étaient éteintes et les portes étaient closes. Les nuages d'une lourde nuit d'août voilaient les étoiles.

Mais voici que des pieds nus, aux chevilles cerclées d'anneaux tintinnabulants, effleurèrent soudain sa poitrine.

Et Upagapta se réveilla en sursaut sous la clarté d'une lampe éblouissant ses yeux.

C'était une danseuse, ivre du vin de sa jeunesse, resplendissante de pierreries, enveloppée dans une mante bleu pâle.

Elle abaissa sa lampe et découvrit le visage juvénile, austèrement beau.

« Pardonne-moi, jeune ascète » dit la femme, « fais-moi la grâce de venir en ma demeure. Le sol poussiéreux n'est pas la couche qui te convient. »

L'ascète répliqua : « Poursuis ton chemin, belle créature. Lorsque le temps sera venu, je te rendrai visite. »

Tout à coup, la nuit noire grinça des dents, un éclair jaillit ; l'ouragan accourut du bout de l'horizon et la femme se mit à trembler.

La nouvelle année n'était pas encore commencée.

Le vent s'était tu. Les branches des arbres qui ornaient les rues pliaient sous les fleurs.

Dans l'air printanier et chaud flottaient les joyeuses notes des flûtes lointaines.

Les habitants de la ville s'en étaient allés dans les bois, à la fête des fleurs.

La lune souriait du milieu du ciel sur les ombres de la ville silencieuse.

Le jeune ascète parcourait la grande rue solitaire, tandis qu'au-dessus de sa tête, malades d'amour, des *coels* exhalaient des mangos où ils étaient perchés leur complainte nocturne.

Upagapta franchit les portes de la ville et s'arrêta à la base des remparts.

Quelle était cette femme gisant à terre, à ses pieds, dans l'ombre de la muraille ?

Frappée par la peste noire, le corps couvert d'ulcères, on l'avait chassée rapidement de la ville afin d'éviter son contact fatal,

L'ascète s'assit près d'elle, posa sur ses genoux la tête de l'infortunée, humecta d'eau ses lèvres et oignit son corps de baume.

« Qui donc es-tu, ange de miséricorde ? » interrogea la femme.

« Le temps fixé pour ma visite est venu, » répondit le jeune ascète « et me voici. »

Rabindranath Tagore

L'homme a peu à gagner à être libre, si cette liberté ne lui confère pas la faculté de contrôle sur ce qu'il produit.

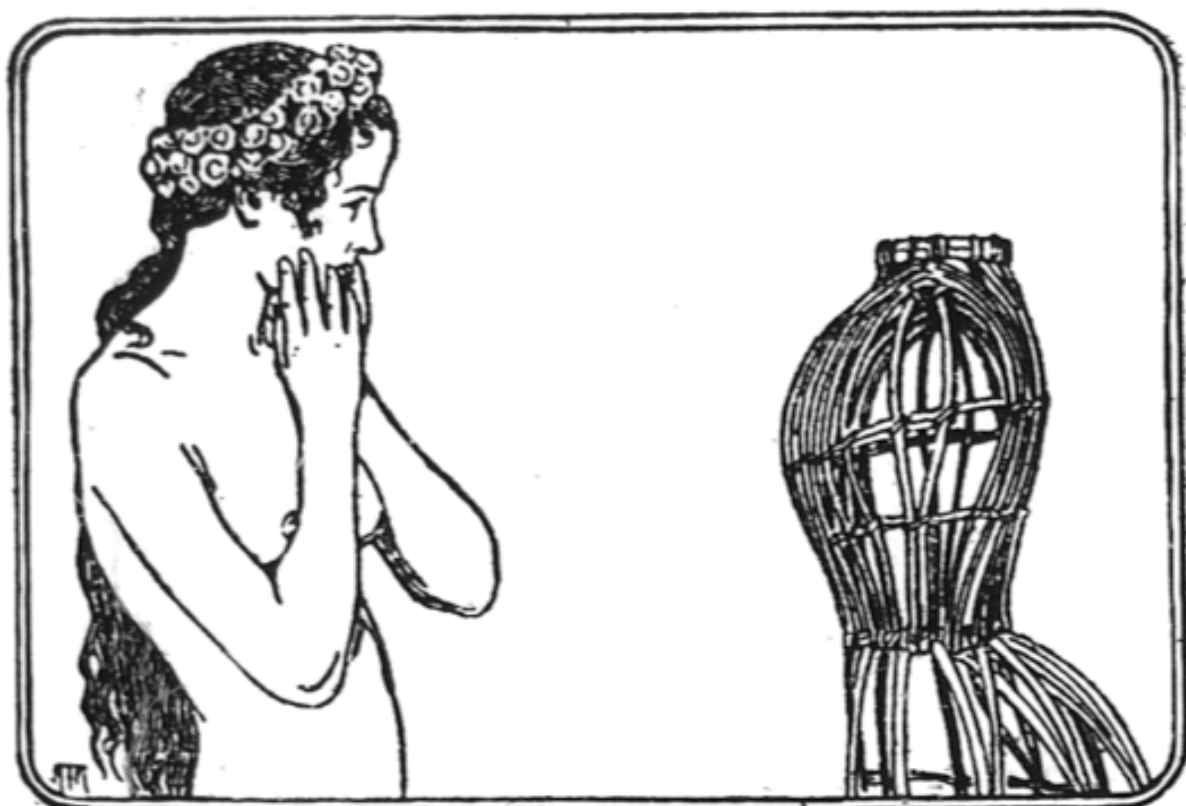
. . . L'évolution nous élève vers la liberté simplement parce qu'elle nous a menés à peu près dans toutes les autres directions et qu'elle a échoué.

Benjamin R. Tucker

Croquis

UN SOL ÉVENTRÉ PAR LES SOCS
D'une abominable charrue;
Dans l'ombre où poussait l'herbe drue,
Des bruits, des secousses, des chocs.
Partout l'erreur et la sottise
Font se mouvoir l'homme insensé;
Où sa main brutale a passé
La terre se dépoétise.
Des tas de bruyère et de thym
Et des ajoncs droits sur leur tige,
Autour desquels le feu voltige
Comme une abeille le matin.
Des arbres qu'en pleine croissance
La hache d'un fou mutila,
Et le ciel clair sur tout cela
Comme les yeux de l'innocence. . .

Eug. Bizeau



En l'an ? *Au Musée des horreurs du costume féminin.*

Ce que nous sommes, nous le restons.

JE NE SUIS PAS AMANT DES FORMULES et il ne me plait pas d'enfermer mon esprit au dedans des barrières d'un programme ir-revisable. Je déteste les délimitations et les frontières. Cela n'empêche pas que j'aime la clarté. Et ce n'est pas être dogmatique que de se renseigner sur la valeur des termes qu'on emploie quand on dialogue avec son ami ou son adversaire. J'ai besoin, pour nous comprendre ou nous heurter, de savoir qu'il entend par le mot **pomme** le fruit d'un pommier et non celui d'un figuier.



L'anarchisme individualiste ne date pas d'hier. Max Nettlau, dans sa Bibliographie de l'Anarchie, indique déjà comme organe anarchiste individualiste "The Peaceful Revolutionist", publié en 1845. Le premier numéro de "Liberty" date de 1881. Mais peu importe. Qu'elles remontent au milieu du siècle dernier ou qu'elles soient de parution récente, les publications qui se rattachent à l'anarchisme individualiste ont entre elles un air de famille fort reconnaissable en ce sens qu'elles se préoccupent du problème économique.

Elles peuvent accorder à cette question une place plus ou moins prépondérante. Elles peuvent lui proposer des solutions qui blessent certains sentiments. Le fait est qu'elles en tiennent compte et ceux qui y écrivent ne se dérobent pas, autruches intellectuelles,

dans le sable d'une métaphysique mouvante et impalpable, lorsque leurs déductions les amènent face à cet inéluctable fait.

Au cours de sa conférence sur les rapports de l'Individu avec l'Etat, en 1890, Benjamin R. Tucker — rappelant Stirner — a prononcé cette phrase typique qui indique nettement la substance de l'anarchisme dont nous nous réclamons :

« les anarchistes ne sont pas seulement des utilitaires, mais des égoïstes dans le sens le plus étendu et le plus complet du mot. » Voilà qui est clair. Nous nions, nous haïssons, nous combattons l'Autorité et les Institutions qui la manifestent — et c'est en cela que nous sommes anarchistes parce qu'elles entravent et jugulent l'expansion de notre égoïsme. Point d'équivoque.



En quoi se différencient d'ailleurs, du commun des mortels ceux-là même qui raillent volontiers l'utilitarisme des anarchistes individualistes ?

Je ne me base point, pour écrire cette phrase, sur des racontars intéressés concernant la vie de tel auteur ou de tel artiste que certains cénacles ont coutume de présenter comme des héros intérieurs ou des flambeaux précurseurs. Seuls, les imbéciles jugent de la valeur d'un être sur les plaintes du prêteur auquel il a "estampé" cent sous ou les doléances de l'épicier auquel il a "passé" une pièce en plomb. Foin de cette mesquinerie petit-bourgeoise.

Qu'on me pardonne cette digression, c'est uniquement si les circonstances l'amenaient à partager mon toit que commencerait à m'intéresser la "vie privée" du meilleur de mes compagnons d'idées. Réciproquement, je me réserve d'interdire au plus amène de mes "copains" de pénétrer dans les détails de ma vie

qu'il me plait de garder secrets. Et si j'ai rompu avec les conventions régnantes et les préjugés en vogue, ce n'est pas pour me placer sous la surveillance d'un "gendarme en camaraderie".

Tucker dit quelque part :

« Mêle-toi de tes affaires » : telle est l'unique loi que propose le concept anarchiste. Intervenir dans les affaires d'autrui est un crime — le crime unique — et, comme tel, on doit lui résister. . . .

Je ne suis l'élu, le député d'aucun collège électoral. Ne représentant que moi-même, je n'ai de comptes à rendre à personne, hors à qui il m'agrée.

Donc, je ne me base pas sur des racontars colportés le plus souvent en dehors de ceux qui en sont l'objet pour constater que les poètes, les acteurs, les peintres, les sculpteurs, — bref. les ouvriers d'art — n'échappent pas aux serres de la "question économique". Force leur est d'assimiler de la matière nutritive et chez eux, comme chez tous, s'accomplit le mécanisme des opérations biologiques indispensables à la vie.

Et parce qu'il n'est pas de vie concevable ni possible sans le jeu de ces fonctions biologiques, nul ne saurait créer de "valeur nouvelle" ou poser à "l'homme nouveau" — sinon dans un sens très relatif — à moins de s'illusionner soi-même ou d'abuser autrui.

Ne pas tenir compte de l'aspect économique du développement individuel, c'est se montrer sourd et aveugle à la réalité. Les illusions ne se consomment pas. Ce n'est pas seulement de beau langage qu'on se nourrit : il faut, avec, un peu de bonne soupe.



Les anarchistes individualistes ont trouvé, en leur

philosophie l'attitude à prendre en présence des événements économiques de la vie. Comme pour les autres incidents de l'existence, cette attitude est foncièrement et logiquement anti-autoritaire et individuelle.

Rejetant la thèse communiste, les anarchistes individualistes veulent la propriété du résultat de l'effort personnel, c. à d. obtenu sans l'assujettissement ou l'exploitation d'autrui. Ils se placent sur la défensive à l'égard de tout ce qui intervient ou menace d'intervenir dans la libre disposition de ce résultat — leur produit : Etat, classe, caste, milieu, groupe ; institutions, monopoles, privilèges. Et de tout ce qui leur interdit ou leur restreint, — dans tous les domaines, d'ailleurs — de s'entendre et de traiter de gré à gré avec les "utilisateurs" — pas plus favorisés qu'ils ne sont — de leur initiative, de leur activité, de leurs connaissances.



Ce n'est pas "vivre en beauté" — comme l'arborescence à titre de devise une brochure que j'ai sous les yeux — que veut l'anarchiste individualiste. C'est vivre sans autorité. Lui est nuisible, désavantageux, tout acte, tout geste fortifiant l'emprise, sur son moi, des dominations. Lui est utile, avantageux, par contre, tout ce qui concourt à abolir ou restreindre cette emprise.



Il en est, pour nous, de l'art ou de la science comme du végétarisme, du naturisme ou du néomalthusisme. Ils peuvent nous amener à réfléchir & à nous situer ; ils peuvent réagir contre des tendances que nous estimons fâcheuses pour la vitalité de notre propagande ; ils peuvent plaire à notre tempérament de façon permanente ou passagère ; ils peuvent encore nous rendre service ou

nous distraire. Mais nous ne sommes ni des scientifiques ni des *artistocrates*. Nous sommes des négateurs individuels de Domination, isolés ou associés, — des **acrates**, en un mot. Et le règne des *artistocrates* nous trouverait aussi réfractaires que le joug de la Médiocratie.



Nous sommes anarchistes individualistes, et nous le demeurons. Cela nous suffit amplement. Et si notre heure n'est pas encore venue, nous pensons pourtant que c'est vers les solutions que nous présentons que s'achemineront plus tard les hommes, de retour de leurs illusions.

E. Armand

Correspondance.

X. . . [République Argentine] 24 août 1913.

Mon cher Armand, —

Comme je vous l'avais promis, je vous envoie mes appréciations sur votre "Terrain de Rencontre" (*). Isolé comme je le suis depuis longtemps, mes idées sont les conclusions personnelles de mes études & méditations; je ne vous dirai sans doute rien de neuf, mais comme je crois qu'il est nécessaire que les anarchistes individualistes définissent chaque jour plus clairement ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent, j'approuve votre tentative.

Je suis d'accord avec votre premier paragraphe.

D'accord aussi avec le second, mais je considère que ce qui nous différencie du troupeau, c'est notre mentalité. Il n'est pas un tondu qui n'aspire à la place de tondeur. Cette différence de mentalité nous situe, que nous le voulions ou non, « hors » ou mieux « au dessus » du troupeau.

D'accord avec le 3^o.

Au 4^o, j'ajouterai, pour compléter ma pensée:

« Evolutionnistes et non révolutionnaires. » Au lendemain de la révolution, les ignares, les sots, les cro-

(*) Se reporter aux deux fascicules précédents.

quants seront ce qu'ils étaient la veille. . . Transformons les quelques individus capables de l'être, formons entre nous une espèce, entr'aidons-nous par dessus les troupeaux et leurs parcs, et laissons de côté tous les rêves creux.

Sur le 5^o : d'accord. Ex-illégaliste et ex-forçat, je sais tout ce qu'il y a de niaiserie et de mirage dangereux dans ce reste de foi en la violence. Mais c'est avant tout une interprétation inexacte de l'individualisme. Se placer « hors » du troupeau ne veut pas dire « contre », comme le traduit l'illégaliste, mais « au dessus », selon ma manière de voir.

6^o, 7^o & 8^o : d'accord.

9^o . A dix-huit ans, je discutais avec les croyants, je brandissais contre eux toute l'argumentation matérialiste de Büchner et je les réduisais au silence. A trente-cinq ans, je ne crois plus en l'éternité de la matière. Je pense simplement que la matière évolue, se transforme et s'anéantit perpétuellement.

Celui-avec qui je discutais à dix-huit ans était dans l'erreur et, malgré ma conviction sincère, je ne l'étais pas moins. Alors quoi ? Ne suis-je pas également dans l'erreur aujourd'hui ?

Mon ami est celui qui cherche et qui n'a pas la prétention d'accepter ou d'imposer un dogme tout fait, peu importe qu'il soit libre croyant ou libre négateur. La science expérimentale dissipera sans doute les ténèbres, mais ce sera sans s'occuper de ce que je crois ou ne crois pas. Non seulement, je ne veux pas m'occuper de la vie privée ou publique de mes amis, mais je ne veux pas non plus prétendre que mon rêve vaut le leur. Laissons à chacun son « dada », pourvu qu'il ne nous veuille pas l'imposer.

D'accord avec le 10^o.

Ce qui différencie l'anarchiste individualiste de tous les réformateurs, socialistes, communistes, &c., c'est qu'il considère l'individu comme base de toute économie et philosophie. Pendant qu'eux, ils confient à l'avenir la réalisation de leurs rêves, — paradis après le jugement dernier ou communisme après la révolution — nous autres, nous voulons vivre notre conception de la vie, dans la mesure du possible. Et nous utilisons, à cette fin, des réalisations que repoussent les « transformateurs de sociétés », par ex. : la propriété individuelle (non le monopole), la coopération, le mutualisme, l'étude, &c.

Comme je vous l'ai déjà écrit, avant de vous connaître, je considérais les anarchistes comme une espèce. . . . C'est à nous que peut s'appliquer cette définition de Nietzsche : « Tous ceux qui parlent une même langue morale forment un peuple. »

E. L.

Préparation à l'oubli.

Oraison pour les jours meilleurs.

Le monde est

ma représentation! Revenons à cette phrase de Schopenhauer quand frappe à notre porte l'oubli consolateur. Le monde est ma représentation! Tout ce qui existe tout ce que le monde contient d'enchanté et d'aimable, tout ce qui me fatigue, tout ce qui revêt un caractère insupportable ou odieux, est une création de mes sens et existe grâce à ma capacité de percevoir, de concevoir, de combiner les sensations et d'associer les idées. Une chose me fatigue simplement parce que je lui concède ce privilège. La beauté des fleurs, la douceur de l'atmosphère] sont des concepts que j'ai créés pour ma propre satisfaction. Les hommes sont bons ou mauvais, pernicious, utiles, nuisibles ou sympathiques selon le point de vue où je me place pour les juger. En somme, ils ne possèdent en eux-mêmes aucune qualité; c'est à moi qu'appartient, sans que nul puisse y objecter, le droit de les qualifier.

Le monde est ma représentation. Il est certain que la plus grande partie de mes représentations ne m'appartiennent pas en propre, — que je n'en suis pas exclusivement redevable à moi même, — que je ne les ai ni créées ni développées. L'hérédité psychologique du passé, l'environnement physique, l'ambiance morale m'imposent des associations d'idées plus fortes que la liberté de penser que je me flatte de posséder; je ne suis pas libre de préférer le ton suave de la lumière printanière qui tombe des cimes des arbres à la clarté méridienne et éblouissante du désert sablonneux. Ce n'est pas par libre choix que j'aime les roses avec une passion plus vive que les camélias. Il est plus fort que ma raison de me laisser charmer par les étapes cré-

pusculaires de la pensée, de préférence aux systèmes lumineux ou aux méthodes dont la vertu la plus grande est la nécessité de leurs conclusions. Mais ce manque même de liberté ne m'enlève pas un iota de la propriété exclusive que m'offre du monde la philosophie idéaliste. Je ne suis pas libre, mais il me semble que je le suis; cela suffit à ma pensée pour posséder le monde des représentations.

Lorsque l'oubli frappe à la porte, souviens-toi que ce qui s'est modifié, c'est le monde comme volonté et comme représentation, le monde comme volonté et comme représentation d'autres personnes. Ton monde, à toi, demeure inaltérable, ou si, par hasard, il s'est transformé, il est toujours tien dans la fugacité de ses apparences.

Tu es un atome, un détail dans la représentation qu'autrui s'est formé de l'univers. Eternelles pour l'espèce dont nous faisons partie, les mêmes règles qui président à l'évolution de ton moi le plus profond, président à la formation du moi caduc, éphémère, souventes fois impossible à différencier, de tes semblables et de tes dissemblables, ces règles t'ont servi de points de repère pour te guider dans l'exploration des provinces intellectuelles de ton être qui, auparavant, te paraissaient inaccessibles.

Tes semblables t'oublient, tes dissemblables te déterminent à peine. Ne les oublie pas. Sers-toi d'eux pour enrichir ta sensibilité, et pour rendre plus varié et plus étendu ce monde qui n'est autre chose que ta représentation.

B. Sanin Cano

CEUX qui sont capables de renoncer à la liberté essentielle pour obtenir un peu de sécurité temporaire ne méritent ni liberté ni sécurité.

Franklin

Entre nous. Je n'ai pu rendre visite à un grand nombre des camarades du Nord et du Pas-de-Calais auxquels j'avais écrit pour annoncer mon passage. Cela tient tout autant à ce que j'avais mal calculé les détails de mon voyage qu'à des intempéries inattendues. J'ai l'intention de revenir dans le Nord au printemps, et de me hâter moins et d'y tenir un certain nombre de réunions. Je suis revenu mieux informé des ressources.

J'appelle l'attention de nos abonnés sur la circulaire à eux spécialement destinée et jointe à ce fascicule. Prière de ne point tarder à me rendre réponse.

Le prochain fascicule paraîtra probablement au commencement de décembre.

Armando Selini, etc. — Toute somme envoyée en sus des abonnements figure dans la souscription permanente lorsqu'elle dépasse 2 francs pour la France et 2 fr. 50 pour l'étranger. Ainsi qui m'envoie 5 francs pour régler son abonnement y figure pour 3 francs ou 2 fr. 50 selon le cas.

Je tiendrais à faire connaissance de typos sérieux.

Oberdan Gigli. — Numéros expédiés.

J. Denzler. — "Les Réfractaires" esas sempre sendata a vu regularle.

Prière à nos correspondants en retard de se mettre en règle. E. A.

Souscription permanente. — Hatta, 4 fr. — Lafond, 6 fr. — Hureau, 0 fr. 50. — Le Goff, 1 fr. — Delambre, 0 fr. 30. — Roussel, 3 fr. — Fachard, 3 fr. — Pinson, 3 fr. — Z. Fresnois, 3 fr. — Werthmuller, 2 fr. 50. — Gourdin, 5 fr. 50. — Zoère II, 7 fr. — Derigo, 3 fr.

Abonnements. 1995, Montachon. — 2001, Thiel. — 2002, Nevers. — 2003, Nevers. — 2004, Châteauroux. — 2005, Bourges. — 2006, Lyon. — 2007, Saint-Fons. — 2008, Lyon. — 2009, Givors. — 2010, Villefranche. — 2011, Dijon. — 1983, Asnières. — 1984, Paris-XVI. — 2016, Sèvres. — 2013, Sainte-Honorine. — 2017, Ermont. — 2014, Villers-Outréau. — 1985, Gennevilliers. — 2018, Montereau. — 2015, Arles. — 2021, Pont-l'Abbé. — 1998, Genève. — 2026, Paris-IX. — 2022, Le Havre. — 2019, Chéroy. — 2023, Omont. — 1999, Nidau. — 2000, Zurich. — 2024, Buxy. — 2025, Anzin. — 2027, Paris-XIV. — 2020, Saint-Cloud. — 2034, Le Havre. — 2032, Mâcon. — 2028, Paris-XX. — 2029, Paris-XIV. — 2036, Choisy. — 2037, Ivry. — 2033, Sallaumines. (A suivre).

Correspondants et Dépôts

- Paris.** — Informations diverses et dépôt général: A. *Belverge*, 23, rue Saint-Sabin, XI^e.
Dépôt à la *Publication sociale*, 16, rue M. le Prince, VI^e, et à l'*Action d'Art*, 25, rue Tournefort, V^e.
- Orléans.** — Librairie au coin de la place du Martroi et de la rue de la Hallebarde.
- Lyon.** — L. *Prime*, 37, rue Vauban.
- Brest.** — C. *Hervé*, 65, rue Emile Zola.
- Nîmes.** — C. *Dupont*, 29, rue Pavée.
- Nancy.** — *Vicaire*, 82 bis, rue Saint-Julien.
- Rouen.** — P. *Grandin*, 16, rue Damiette.
- Le Havre.** — Librairie *Mevrel*, rue Voltaire.
- Châteauroux.** — M. *Charron*, à la B: du Travail, 6, rue Rabelais.
- Dijon.** — M^{me} *Chibert*, 34, rue Chaudronnerie.
- Toulon.** — L. *Bertrand*, 14, rue Nicolas Laugier.
- Nantes.** — A. *Péneau*, 18, rue d'Hermitage.
- Nevers.** — *Elie*, 2, rue Bovet.
- Moulins.** — E. *Vignes*, 12, rue Louis-Blanc.
- Roanne.** — Librairie *Rémaud*, rue de Clermont.
- Vienne.** — *Nuzy*, chez *Berthet*, 8, rue de la Table-Ronde.
- Tours.** — G. *Jeugnet*, 3, rue Miquel.
- Lorient.** — Le *Goff*, 65, rue du Moustoir.
- La Rochelle.** — *Raoul Jarroux*, 4, rue Pas du Minage.
- Béziers.** — Groupe de la *Libre Discussion*, café Armand, 27, av. de Bédarieux.
- Pontoise.** — *Auger*, 37, grande rue.
- Lille.** — *Henri Dolin*, 26, rue de Fives.
- Roubaix.** — *Oscar Helpel*, 46, rue Delespaul (quartier du Hutin).
- Saint-Saulve (Nord).** — *Eug. Derambure*, cour Guislain, pl. Renan.
- Somain (Nord).** — *Louis Lambrecht*, 50, rue Pasteur.
- Aniche (Nord).** — *Ed. Gibour*, boulevard Drion.
- Fresnes, par Vicq (Nord).** — A. *Ghys*.
- La Croix-Saint-Ouen (Oise).** — J. *Quintel*, 1, rue Carnot.
- Fressenneville (Somme).** — L. *Debure*, chez *Widcocq*, rue d'Eu.
- Montrouge.** — L. *Bonnery*, 115, route d'Orléans.
- Alger.** — *Dianoux*, dépositaire de journaux.
- La Guadeloupe.** — *Stéphane Rosso*, 13, rue de Penthièvre, à Basse Terre.
- Bruxelles.** — R. *Fraigneux*, 28, boulevard d'Anderlecht.
— id. — J. B. *Chassereaux*, 62, rue des Six Jetons.
- Damprémy près Charleroi.** — G. *Stassin*, 29, r. S^t Petersburg.
- Londres.** — *Eug. Bevant* au Groupe d'études sociales, 9, Manette street, Charing Cross Road W.
- Berlin.** — *Max Dankwart*, 56, Schützengasse, S. W.
- Lisbonne.** — *Silva junior*, Calçada da Memoria, 46, rez de chão.
- Buenos-Ayres.** — Librairie *Batista Fueyo*, 429, Talcahuana.
- New York.** — A. *Baillif*, 151, W. 63 th street, City.

D'un projet de milieu anarchiste individualiste

Après examen de la question, il a été décidé, puisque les adhérents au projet comptent sur leurs seules ressources, de ne faire aucune campagne ou agitation autre que de s'en entretenir entre soi lors des réunions des " Réfractaires ".

S'adresser, pour renseignements, à A. Belverge, 23, rue St-Sabin, Paris-XI^e.

En vente à nos bureaux, expédition franco.

On est prié de joindre le montant de l'envoi en faisant la commande

Au-dessus de 2 fr. au total, nous recommandons les envois.

L'Ère Nouvelle : collection reliée V ^e et VI ^e séries, n ^{os} 46 à 56, (reste 5 exempl.) . . . 5 » et 6 fr. 50	
— exemplaires isolés.	» fr. 50
... hors du troupeau : n ^{os} 1, 2, 3-4 et 5-6, la collection brochée, reste 6 exempl.	2 fr
— exemplaires isolés.	» fr. 50
les Réfractaires (1 ^{re} série, gr. format) 1 ^{er} au 5 ^e fasc.	1 fr. »
E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un Anarchiste ? Relié, avec supplément.	2 fr. »
E. ARMAND. — " Les Illégaux, " pièce en 3 actes . . .	à paraître.
— L'anarchisme individualisme, sa philo- sophie, son idéal, sa pratique.	—
— Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes.	» fr. 15
— L'anarchisme comme vie et comme activité.	» fr. 05
— Mon point de vue de l'anarchisme in- dividualiste.	» fr. 05
— Le problème humain et la solution libertaire (1905).	» fr. 10
— Le fait religieux et les anarchistes. . .	à paraître.
— Les anarchistes-individualistes et les paysans.	—
— La procréation volontaire au point de vue individualiste	» fr. 10
BENJ. R. TUCKER. Ce que sont les anarchistes et E. ARMAND : Est-ce cela que vous appelez vivre? . . .	» fr. 05
VOLTAIRINE DE CLEYRE. — L'idée dominante, un ex. Enquête sur des Questions de tolérance et d'édu- cation	» fr. 10 » fr. 25
Réponses de :	
E. Armand, Jean Darricarère, Manuel Devaldès, R. Frai- gneux, A. Fromentin, Etienne Giran, Maria Gineste, Han Ryner, Angèlo Jorge, H. Legay, Paul Reclus, Stephen Mac Say, Tarrida del Marmol, Benj. R. Tucker, Jean Marestan, Eliacin Vezian, etc.	» fr. 15
Carte-postale portrait de ALBERT LIBERTAD, un exemp.	» fr. 25
La vérité sur les anarchistes individualiste, 50 ex.	
HERMANN STERNE. — Le stimulant sexuel et ses dé- tracteurs.	» fr. 05
LÉON TOLSTOÏ. — Tu ne tueras point	» fr. 05
MANUEL DEVALDÈS. — Réflexions sur l'individualisme.	» fr. 20
J. PERRÉE. — Egoïsme et Comédie.	» fr. 10
HAN RYNER. — Petit manuel individualiste	» fr. 50
— Contre les Dogmes	» fr. 10
E. HERVÉ. — La Philosophie du Bonheur	» fr. 30
HERBERT SPENCER. — Qu'est-ce que la Morale?	2 fr. 25
JOHN HENRY MAC-KAY. — Anarchistes	3 fr. 25
MAX STIRNER. — L'Unique et sa Propriété	3 fr. 25
D^r ELZBACHER. — L'Anarchisme	3 fr. 50
H.-J.-M. de BRANDIS. — Comment choisir nos lectures.	3 fr. 50
EUG. LERICOLAIS. Peu d'enfants. Pourquoi? Comment?	3 fr. 25

Nous sommes en mesure de procurer tous ouvrages désirés

**Avis
et
communications.**

PARIS. — *« Les Réfractaires »*,
Salle Cellier, 20, rue des Carmes
(Ecole polytechnique). Réunion
du groupe les deuxième et qua-
trième jeudis de chaque mois :

13 novembre : Le *« Champ libre »* de Jean Jullien ; Ana-
lyse et conclusions.

Nos amis sont conviés instamment à cette réunion, où il
sera traité de questions importantes concernant notre propa-
gande.

27 novembre : La vie entre nous : de la *« camaraderie »*
et de ses limites.

11 décembre : Les bases de l'anarchisme individualisme :
l'exploitation.

25 décembre : L'idée de sacrifice au point de vue chré-
tien et au point de vue anarchiste individualiste.

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se
réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, à notre bureau.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *« votre
abonnement échoit avec ce fascicule »* doivent — si elles ne
régilent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la
poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des
frais, sera majorée de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 ; et il n'y a là rien de ma-
fauté.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des
personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne
le sont point.

Avis

Important

Nous expédions chaque fois
que paraissent *les Réfractaires*
un certain nombre d'exemplaires
à titre de *spécimens*. Nous prions
instamment les personnes auxquelles notre
recueil ne conviendrait pas de nous la ren-
voyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien
de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de
le remettre au facteur sans déchirer la bande
et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur
abonnement nous épargne les ennuis inséparables des for-
malités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais
qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achévé d'imprimer le 10 novembre 1913 à 2.500 exemplaires



La couverture est composée et le tout est imposé et
tiré par l'Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant: R.-C. HUREAU.

R. Hureau